

## **De la trame au grain**

### **Histoire d'une reconversion à Malvoisine : le tisserand devenu photographe**

#### **Les tisserands à Malvoisine de Bazoges-en-Pareds**

Depuis que les registres paroissiaux nous parlent des Bazogonais<sup>1</sup>, les Châtaigners vivent à Malvoisine de Bazoges-en-Pareds. Ils y sont tisseurs ou tisserands.

Ainsi Jean Châtaigner, né en 1778 à Malvoisine<sup>2</sup>, était-il tisserand comme le furent sans doute ses parents et comme le furent ses enfants Jean (né en 1795) et Pierre (1807-1855) et ses petits-enfants jusqu'à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle. Depuis le Moyen Âge, peu de choses ont changé : on ne fait pas souvent autre chose que ce que faisait son père. Les fils de tisseurs tissent à leur tour et les enfants des cultivateurs cultivent aussi. Les Châtaigners tisseurs de Malvoisine étaient aussi bordiers. Tout un chacun à la campagne quel que fût son métier : sabotier, vannier ou potier travaillait aussi la terre. Nombreuses étaient ces petites fermes, les borderies, qui comprenaient l'équivalent aujourd'hui de deux à quinze hectares de terre, acquises sur plusieurs générations de travailleurs, au prix de mille sacrifices et qui permettaient une activité annexe l'hiver.

Au début du XX<sup>e</sup> siècle encore il existait dans le village de Malvoisine huit métiers à tisser. Ils étaient employés par les familles Châtaigner et Pasquier, qui étaient alliées. Les deux familles tissaient le coton et le chanvre.

Depuis le Moyen Âge, les jardins proches des maisons étaient semés en lin et en chanvre. Plante textile de plus de deux mètres de hauteur de laquelle on tire la filasse, le chanvre servait à faire de la toile et des cordes. Longtemps, on lui a préféré le lin mais le développement du linge de corps et l'usage des draps en ont favorisé la culture dès le Moyen Âge. La culture du chanvre couvrait 175 000 hectares en France en 1830, 12 500 en 1914, et elle est aujourd'hui presque abandonnée<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Depuis 1737 seulement pour la paroisse de Bazoges-en-Pareds. Ils sont conservés aux Archives départementales de la Vendée, rue Haxo à La Roche-sur-Yon, sous la cote 2 E 14.

<sup>2</sup> Il était fils de François (1745-1785) et de Jeanne Lièvre, habitants de Malvoisine et petit-fils de Louis et de Marguerite Gouin, eux aussi sans doute habitants de Malvoisine qui s'étaient mariés à Bazoges-en-Pareds le 17 février 1740.

<sup>3</sup> *Dictionnaire du monde rural Les mots du passé*, Marcel Lachiver, Paris, Fayard, 1997.

La culture du chanvre était une culture exigeante en fumier et c'est la raison pour laquelle elle avait lieu près des habitations. Semé en mai, le chanvre était récolté vers septembre. Les cultivateurs faisaient rouir ces plantes dans les rivières en particulier dans l'Arcanson toute proche. Le rouissage consistait à faire macérer les plantes textiles dans l'eau des rivières ou des fossés afin de séparer la partie filamenteuse utilisable de la plante de la matière gommeuse et résineuse qui en unit les diverses fibres<sup>4</sup>. Le rouissage provoquait une pollution telle que la municipalité de Bazoges prit au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle des arrêtés afin de réglementer cette activité<sup>5</sup>. Ensuite l'on broyait sur la braye la tige de la plante et l'on cardait (démêlait) ce chanvre qui donnait de la filasse.



Fileuse, sans date, sans lieu, cliché Châtaigner

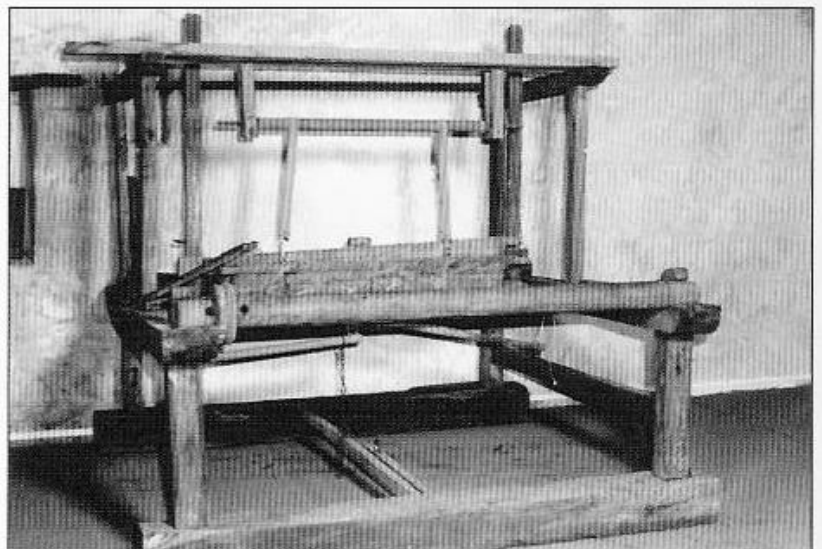
La filasse était ensuite filée (mise sur la quenouille à l'aide du fuseau). Cette opération autrefois domestique fut par la suite effectuée dans des

ateliers par des machines.

Les tisserands qui travaillaient une partie de l'année sur leurs solides métiers fabriquaient de la toile utilisée comme linge de maison : draps, torchons, nappes ... Il s'agissait d'un tissu composé d'une trame de lin ou de chanvre et d'une chaîne de coton.

Le chanvre et le lin qui servaient à la toile étaient fournis aux tisserands par les cultivateurs. Quant au coton, il était acheté par balle ou bobine par le maître tisserand et était livré à la maison.

À Malvoisine, au début du XX<sup>e</sup> siècle, Auguste Châtaigner et son fils Émile employaient de façon saisonnière deux ouvriers tisserands, journaliers. Dans les temps de gros labeur, une fille se joignait à eux pour faire les « épelles » (ou « pelles ») c'est-à-dire qu'elle confectionnait les dévidoirs du fil de trame, qui étaient fixés à la navette.



Métier à tisser de Louis Garat (1906-1988), de Saint-Jean-de-Monts, lors de sa reconstruction par lui-même, à l'écomusée du Daviaud, à La Barre-de-Monts, en 1982, voir note n°7.

Tisser était un métier difficile car il fallait dominer le lourd métier. Michel Châtaigner, fils de tisserand se souvient que la tension exercée par les fils était telle que les métiers étaient fabriqués en bois solide et qu'ils étaient scellés au sol. Ils n'auraient pas supporté l'action du tissage sans avoir été solidement attachés. Les conditions de travail étaient particulièrement pénibles car il fallait une ambiance humide pour tisser afin d'éviter au fil de se briser. Cette humidité indispensable au

<sup>4</sup>Idem.

<sup>5</sup> Registre des arrêtés municipaux de Bazoges-en-Pareds, arrêtés du 25 juillet 1838 et du 25 juillet 1847, Archives municipales.

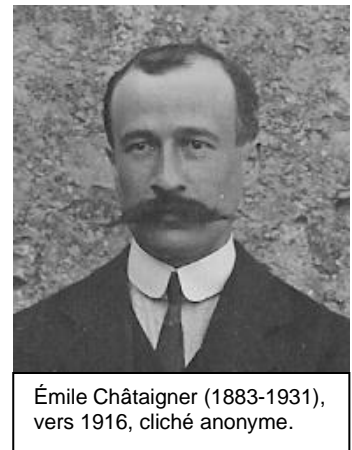
tissage était garantie dans un local sans lumière du jour et c'est pour cette raison que l'on tissait dans des caves ou bien dans des ateliers peu éclairés.

Il existait autrefois en Vendée une industrie de la draperie en particulier dans le canton de la Châtaigneraie. On produisait des tissus appelés *tiretaine* et *boulanger* d'un gris blanchâtre, *droguet*, à rayures pour les jupes et les tabliers, *étamine* qui était un tissu très peu serré de crin et de laine, *sergette* qui était un tissu de laine croisée<sup>6</sup>... Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pourtant, le tissage traditionnel est rudement concurrencé par les ateliers mécanisés comme ceux du choletais<sup>7</sup>.

Face au déclin annoncé et à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle, une seule solution s'imposa pour les tisseurs : changer de métier pour vivre et surtout innover, se moderniser. Les événements de l'été 1914 qui vont précipiter l'Europe dans la guerre vont accélérer les transformations déjà en germe.

### Émile Châtaigner, le tisserand reconverti

En 1916, Émile Châtaigner, alors âgé de trente-trois ans fut appelé à servir dans la 11<sup>e</sup> section de secrétaires d'Etat major à Nantes. Il y sera mobilisé jusqu'au 7 mars 1919 comme bon nombre de ses camarades de la Grande Guerre<sup>8</sup>.



Plus de quatre-vingts Bazogais ne revinrent pas et leurs noms sont gravés sur les plaques noires du monument aux morts<sup>9</sup>. Cette longue guerre qui déchira tant de familles, fit connaître à notre pays des changements considérables. Les hommes partis au front laissèrent les jeunes, les femmes et les anciens s'occuper de la ferme ou du commerce. Émile laissa à Malvoisine trois enfants jeunes dont Michel âgé de deux ans.

C'est pendant ces temps de guerre qu'Émile, notre tisserand, rencontra un camarade qui lui parla de photographie. L'idée de se reconvertir n'était pas nouvelle pour lui car le métier de tisserand était moribond et il le savait bien. Il décida de franchir le pas. Il devint ainsi vers 1920, le premier et seul photographe professionnel que Bazoges eût connu. La guerre, malgré son cortège de malheurs, apporta aussi ses nouveautés et des élans de modernité.

De retour à Malvoisine, avec un appareil, il s'installa photographe. Il commença par placer ses premiers modèles à l'extérieur, dans la cour de la maison familiale, devant le mur du jardin afin de profiter du soleil. Les premières photographies se sont faites dans cet atelier en plein air face à la crête boisée de Saint-Hilaire.

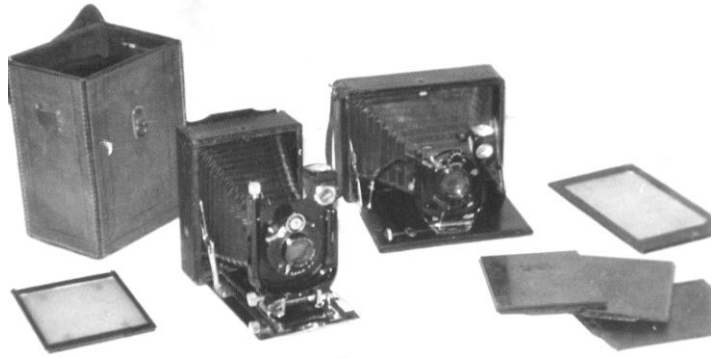
<sup>6</sup> *Statistique ou description générale du département de la Vendée par J.-A. Cavoleau, 1844, Laffite reprints, Marseille, 1978, pages 656-662.*

<sup>7</sup> Pour un résumé rapide de l'histoire des techniques et de l'évolution du tissage, en particulier en Vendée, lire *Deux siècles de modes vestimentaires en vendée-1750-1950*, Jean-Pierre Bertrand, *Cahier d'ethnographie* n°1, Editions Mémoire des Vendéens-Arescpo et Vendée Patrimoine, 2005, pages 41 à 49.

<sup>8</sup> Archives départementales de la Vendée, 1 R 582. Le soldat Emile Châtaigner, né en 1883 à Bazoges, classe 1903, n° matricule 302 a été nommé caporal le 1<sup>er</sup> novembre 1918.

<sup>9</sup> Geneviève Van Berleere proposera en 2008 une exposition consacrée aux morts de Bazoges pour la patrie.

Le succès fut immédiat. Dès 1926, on fit construire un studio de photographie proche de l'ancien atelier de tissage. Le nouvel atelier du photographe n'avait rien à voir avec celui des tisserands : on installa des verrières au plafond et de grandes fenêtres côté nord pour profiter d'un maximum de lumière. Les mariés pouvaient se faire photographier sans craindre le mauvais temps. À côté de l'atelier, le laboratoire possédait son bassin de pierre dans le mur où les photographies étaient lavées pendant plusieurs heures.



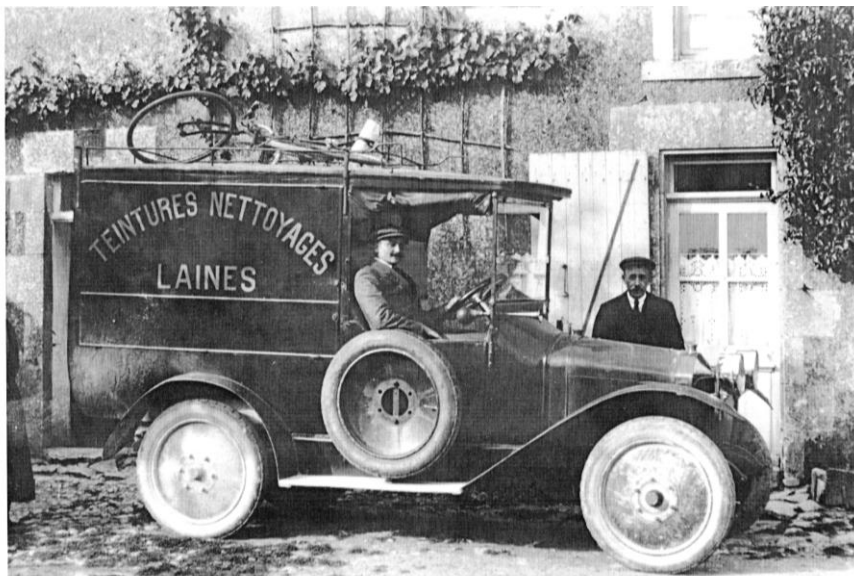
Les deux appareils photographiques du studio Châtaigner, cliché Louise Châtaigner.

Emile utilisait des appareils de type « folding » c'est-à-dire avec soufflets mais on en ignore la marque. On sait juste que des plaques de verres étaient de marque Kodak.

Cependant, la maison Châtaigner poursuivait ses activités de tissage comme le précisent les annuaires de commerce de l'époque. Pour les deux années 1923 et 1926, il n'est alors pas fait mention de photographe à Bazoges. A cette époque, les Châtaigner sont toujours désignés comme des « tisseurs » au même titre que les Thomas, les Jossé, les Landais et les Benéteau de Bazoges<sup>10</sup>.



Signature de cliché de mariage « E. Châtaigner », 1930, coll. Part.



Cliché studio Châtaigner, photocopie de l'original, Bazoges-en-Pareds, sans date

La photographie ci-dessous témoigne de cette époque de transition. Émile recevait toujours les représentants et autres professionnels du textile comme ce voyageur de commerce spécialisé en « teintures nettoyages et laines ».

Ses réflexes de photographe se développèrent. Il photographiait les événements du quotidien. Le nombre et la qualité des photographies conservées par

<sup>10</sup> Archives départementales de la Vendée, *Annuaire administratif, statistique, commercial et industriel du département de la Vendée...1923*, BIB ADM PB 6/4, page 48.

la famille d'Émile témoignent de l'attachement au métier de tisseur mais prouvent aussi l'ampleur que prit l'activité de la photographie dès le début de l'installation du studio. C'est alors que notre nouveau photographe acheta un deuxième appareil et, afin de le tester, il fit poser sa famille dans la cour de la maison.

Cette photographie date des environs de 1925. De chaque côté de la cour, Emile place ses fils. A gauche l'aîné, c'est Jean, assis avec un livre sur les genoux. Il caresse un petit chat. A droite : Michel, le plus jeune, sourire aux lèvres, arceau et bâton à la main, se tient prêt à jouer. Les deux garçons sont habillés comme il était alors l'usage : en blouse.



La famille Châtaigner dans la cour de la maison de Malvoisine, cliché studio Châtaigner, Bazoges-en-Pareds, sans date.

Assis près de la porte, en sabots, c'est le grand-père : Auguste. Tisserand comme son père, Auguste Châtaigner est né à Malvoisine en 1845. Il aime partager ses histoires de jeunesse avec Michel. Le petit-fils comprend que la jeunesse de son « pépé » ressemble beaucoup à la sienne : c'est celle d'un petit garçon de la campagne. Auguste est alors l'ancien que l'on respecte : il a quatre-vingts ans. Né sous la monarchie de Juillet, il avait vingt ans sous le Second Empire. Il a connu la conscription par tirage au sort et le suffrage censitaire. Il tient un journal ou un imprimé à la main : l'instruction n'est pas absente des milieux modestes. Peu de nouveautés et de modernité ont rythmé sa vie. La photographie est pour lui sans doute un vrai bonheur : une nouvelle vie qui s'offre à la famille.

Les deux personnages debout qui tiennent la pose, hiératique et solennelle, sont deux ouvriers tisserands. Celui de droite, en sombre, mange dans une poêle en terre et l'autre montre un pot de fer auquel il semble vouloir boire : ils s'amuse à jouer le quotidien. À gauche, assises avec leur ouvrage, Suzanne, la fille aînée et sa mère, Juliette. Au milieu, bien présentes : les poules... Comprendent-elles que quelque chose de peu ordinaire se passe ce jour-là dans la cour ? Elles ne veulent pour rien au monde rater la séance. La maison, modeste et bien entretenue, est la demeure traditionnelle de notre campagne. Nous en voyons la façade sud. Elle possède son larmier<sup>11</sup> de calcaire et les fenêtres de l'étage bas ne sont pas équipées de volets extérieurs. Aux murs, la treille s'étend sous le soleil. C'est l'été car les roses trémières et les marguerites sont fleuries. Des rideaux accrochés aux fenêtres protègent l'intimité des habitants. La cour propre et sèche est pavée par endroit par commodité. Pour lors, peu de nos maisons de village connaissent le confort puisque la fée électricité n'est pas encore passée par là. C'est en 1928 que le village de Malvoisine accueillera l'électrification, la ligne venant de Faymoreau. Auguste Châtaigner aura le temps de voir cette nouveauté avant de disparaître le 22 décembre 1928 à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Lui qui connut les *métives* dans la plaine, la guerre contre la Prusse, les crises rurales des années 1880 s'éteignit fier de son fils qui avait réussi un grand changement professionnel.

### La fête à Malvoisine

À partir des années 1920 que l'on appela folles pour Paris, ce fut la fête tous les dimanches à Malvoisine. Les gens faisaient la queue pour se faire prendre en photo. Trois, quatre voitures attendaient... Trente jeunes de vingt ans riaient se chamaillant dans la cour.



En 1926, le voisin des Châtaigner, du village de Malvoisine, Léonce Chevallereau épousa Marie Chamare et c'est dans le village que naturellement eut lieu la pose, cliché Châtaigner, Bazoges-en-Pareds, 1926.

<sup>11</sup> C'est un ressaut de pierre pour empêcher l'eau de couler le long du mur, les gouttières de zinc n'existant pas à la campagne, in *Dictionnaire du Monde rural Les mots du passé*, Marcel Lachiver, Paris, Fayard, 1997.

Quatre mariées par dimanche prenaient la pose. C'est Juliette qui les coiffait. Tous formaient une joyeuse équipe qu'il fallait rafraîchir. On vendait des boissons : bière et limonade en attendant la pose puis la chaleur de l'été invitait à une promenade le long de l'Arkanson. Ce sont surtout les mariés qui venaient poser devant le décor de carton tendu dans l'atelier du photographe dans les jours qui suivaient la noce. En général, Émile Châtaigner se déplaçait pour photographier les mariages entiers.



Sœur Eugène-Marie, cliché studio Châtaigner, sans date, tirage Yves Raingeaud, Bazoges-en-Pareds, vers 1990.

Émile photographia aussi les religieuses de Mormaison présentes à Bazoges depuis 1848. On a retrouvé dans les archives photographiques du studio<sup>12</sup> cette image de religieuse des années 1920. L'attitude est humble dans l'habit noir : les mains jointes, le visage encadré par la coiffe blanche sous le voile. Le regard évite l'objectif. Toute en retenue, il s'agit de Sœur Eugène-Marie (Maria Piveteau) infirmière à Bazoges-en-Pareds de 1923 à 1950<sup>13</sup>. Certains Bazogeais gardent le souvenir de cette infirmière qui donna beaucoup, sillonnant la commune à bicyclette, de tout temps, par les chemins pas toujours propres.

Plus triomphant, le curé Marcel Gateau (curé de Bazoges de 1920 à 1939) fut immortalisé sur le perron de sa cure...



Famille Chamare, cliché studio Châtaigner, Bazoges-en-Pareds, 1921

Le curé Marcel Gateau, cliché studio Châtaigner, Bazoges-en-Pareds, entre 1930 et 1940



La petite Marcelle posa aussi devant l'objectif d'Émile Châtaigner en 1921. Aujourd'hui elle se souvient encore très bien du jour où ses parents emmenèrent son grand-père Jacques Chamare chez le photographe. Les enfants de l'ancien maire de Bazoges (1901-1912), voulaient garder de lui un beau souvenir. L'année même de sa disparition, en 1921, alors âgé de soixante-quinze ans, il pose assis entre ses deux petits-enfants.

Comme aujourd'hui, la photographie réunissait les familles.

Venaient à lui les enfants pour la pose, les familles entières pour un souvenir, les groupes de jeunes après une séance de patronage...

<sup>12</sup> À la fin des années 1980, quelques jeunes Bazogeais passèrent un bon moment avec Louise Châtaigner à discuter du passé.

<sup>13</sup> Communication du 12 octobre 1987 par Sœur Alice Grolier, du service des Archives de la communauté religieuse de Mormaison (85 260 L'Herbergement).



Émile Châtaigner ne fit pourtant pas que des photographies de commande. Il reste quelques exemplaires de photographies d'instantanés du quotidien. Rares et vivantes, elles sont intéressantes et précieuses. Elles nous informent sur la vie de Bazoges entre les deux guerres : la tournée du boulanger Chauvet vers 1925, le nettoyage du puits à Malvoisine... Toutes deux datent probablement de la première époque du studio entre 1921 et 1926, années de découvertes et d'enthousiasme pour notre nouveau photographe.

Comme tous les photographes de campagne, Émile Châtaigner est un témoin du monde rural du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Malheureusement, ce bonheur devait être de courte durée car l'épreuve s'abattit sur la famille. Émile disparut prématurément à l'âge de quarante-huit ans

le 12 juillet 1931 après une pénible maladie. Sa veuve, Juliette, reprit le studio quelques années avant d'en confier les soins à Jean qui signa des clichés aux environs de 1937. Mais déjà, une autre guerre se préparait. Elle allait sonner le glas des petits studios de photographie et annoncer d'autres modernités.



La tournée du boulanger Émile Chauvet, cliché studio Châtaigner, sans date, Bazoges-en-Pareds, tirage non daté.



Le nettoyage du puits, cliché studio Châtaigner, sans date, Bazoges-en-Pareds, photocopie de l'original non datée.



Signature de cliché de mariage « Veuve E Châtaigner », 1933, coll. part.

Bientôt, peu de photographes professionnels supportèrent la concurrence de nos appareils familiaux et les petits studios de campagne devinrent plus rares. Qui se souviendrait des noms des photographes de campagnes si ce n'étaient ces signatures sur les cadres de carton gaufré ? Ils s'appelaient Denis puis Aumand à Saint-Pierre du Chemin, Pavie, Grasset, Bourdeau, Gaborit puis Petit à Fontenay-le-Comte, Baufreton, à Pouzauges et Saint-Mesmin, etc.



## Les photographie de Bazoges

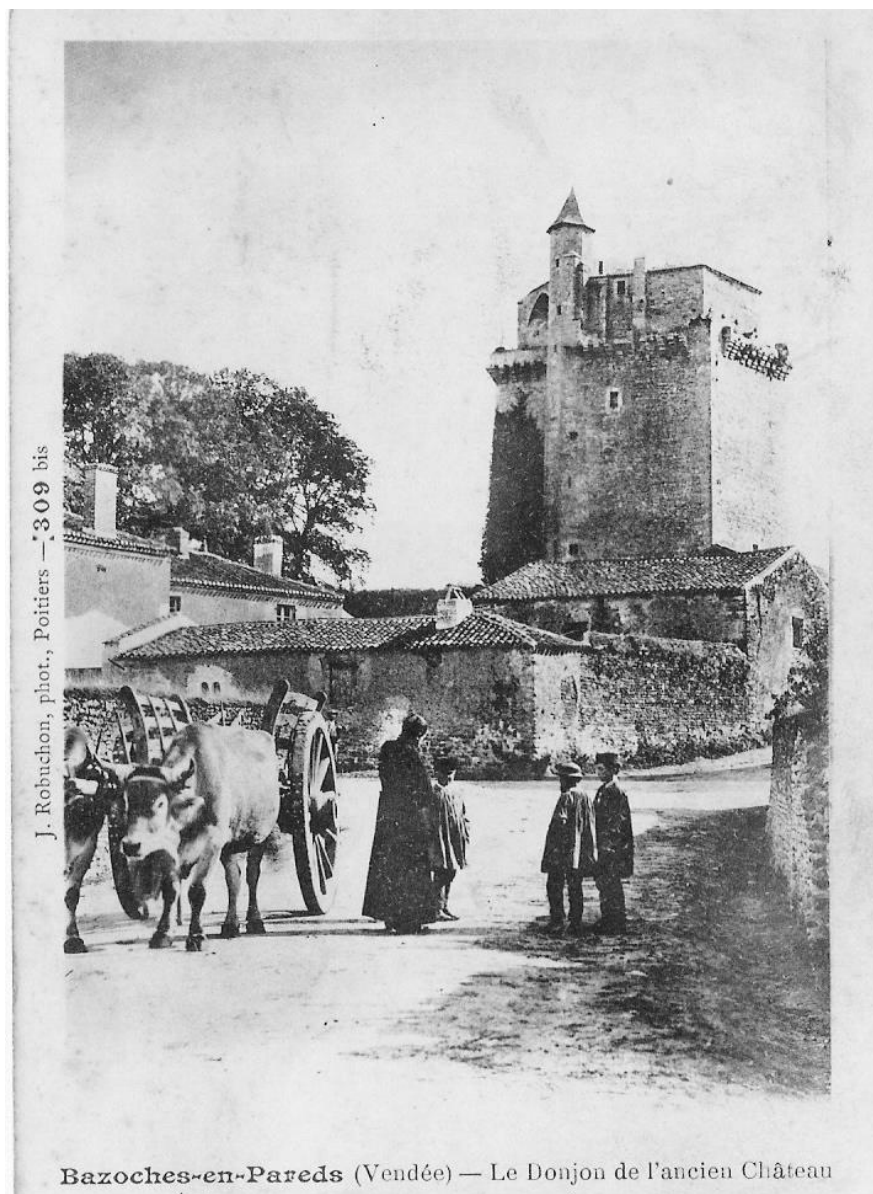
Bien sûr, la commune de Bazoges n'a pas attendu l'ouverture du studio Châtaigner pour être visitée par la photographie. Les enfants des écoles se faisaient photographier depuis longtemps. Nous en connaissons des exemplaires pour les écoles privées et laïques depuis 1909. À cette époque, un photographe de la région devait passer en revue les écoles et proposer ses services aux maîtres.

Dès 1906, à l'occasion des inventaires, le curé Goulpeau avait tenu à marquer l'événement par une pose théâtrale, on s'en souvient<sup>14</sup>.

Cependant, la plus ancienne photographie publiée de Bazoges est sans doute celle prise par Jules Robuchon<sup>15</sup> entre 1884 et 1893. Elle nous montre un des carrefours du bourg : celui qui présentait le plus de pittoresque à l'époque avec le donjon et la cure.

On voit le donjon de l'ancien château comme le précise la légende qui d'ailleurs écorche le nom de la localité. Devant la cure ancienne, détruite et reconstruite en 1893, un ecclésiastique discute avec de jeunes cultivateurs en blouse à côté d'une charrette à bœufs. Vivante, avec ses personnages, cette photographie a aussi une grande valeur archéologique puisqu'elle nous montre un quartier du bourg qui s'est beaucoup transformé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Né en 1840 à Fontenay-le-Comte, Jules César Robuchon est le fils d'un imprimeur. En 1861, alors apprenti lithographe à Paris, il se passionne pour une technique encore récente : la photographie. En 1884, il se lance dans le projet fou de



<sup>14</sup> Article *Bulletin municipal* 2006 « 1904-1906 Au seuil des portes de Bazoges »

<sup>15</sup> Une exposition sur l'œuvre de ce photographe d'origine vendéenne installé à Poitiers est organisée pour 2008 par les services du Conseil général de la Vendée.

dresser un inventaire photographique du patrimoine de la région et arpente les trois départements de Vendée, Vienne et Deux Sèvres. Grâce aux nouvelles techniques moins contraignantes de la photographie, il fixe sur les plaques de verre les lieux pittoresques de Vendée. Son œuvre, l'ouvrage illustré, *Paysage et monuments du Poitou* sera récompensée par une médaille de bronze à l'exposition universelle de 1889. Ses clichés les plus représentatifs sont diffusés sous forme de cartes postales éditées depuis Poitiers où il s'est installé à partir de 1898. C'est le cas de la carte postale représentant le carrefour de la cure et du donjon de Bazoges-en-Pareds reproduite page précédente.

Sous l'impulsion donnée par Robuchon, des ateliers de photographie se développent en Vendée et des cartes postales des sites vendéens sont éditées en particulier par Eugène Poupin (1859-1918) à Mortagne<sup>16</sup>.

Depuis cette époque plus d'une trentaine de photographies<sup>17</sup> a été éditée pour être vendues comme cartes postales. Certaines d'entre elles sont très intéressantes car elles montrent bien l'évolution de notre bourg depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. Le même carrefour de la cure a été photographié à différentes époques. Voici ces images par ordre chronologique pensons-nous :

**1 : années 1910**



3276. BAZOGES EN PAREDS (vendée) -Un coin  
lib. Jelhy-Poupin, Mortagne

Le cliché a été pris après 1893, date à laquelle, une nouvelle cure fut construite. On remarque les ormes centenaires derrière.

Au dos de la carte, deux oblitérations du lieu de Bazoges datées du 21-9-16. On ne voit pas de trace d'électrification.

<sup>16</sup> « 1922 décès de Jules-César Robuchon, photographe », par Catherine Blanloeil, *Recherches vendéennes La Vendée Histoire d'un siècle 1900-2000*, n°6, page 143-146.

<sup>17</sup> Outre les photographies du carrefour de la cure, on a recensé six autres thèmes de prédilection pour les photographes :

**la rue de la Poste** : quatre différentes prises de la rue de la poste,

**l'église** : six clichés anciens dont deux avec l'ancien champ de foire et deux de l'intérieur (avant restauration et après restauration, 1958),

**le donjon** : cinq photographies dont une vue aérienne,

**les vues aériennes** : trois vues aériennes et trois vues générales du bourg,

**le quartier de la mairie** avant la restauration de l'ancienne maison Paradis c'est-à-dire avec sa toiture à la Philibert Delorme,

**le quartier du calvaire** appelé « La Croix » avec vue sur les anciennes maisons Michot (station essence) et Gariolleau dite « le château »

2 : vers 1930



BAZOGES-en-PAREDS (Poitou-Vendée) Editions Artistiques Raymond Bergevin, la Rochelle.

Sans date : la cure construite en 1893 est cachée par les sapins plantés entre la bâtisse et la route et qui ont poussé. Remarquons que l'électricité a été acheminée (poteau à droite). La voie n'est pas encore goudronnée, les trottoirs et caniveaux absents, des tas de terre le long du mur gauche de la voie.

3 : vers 1940

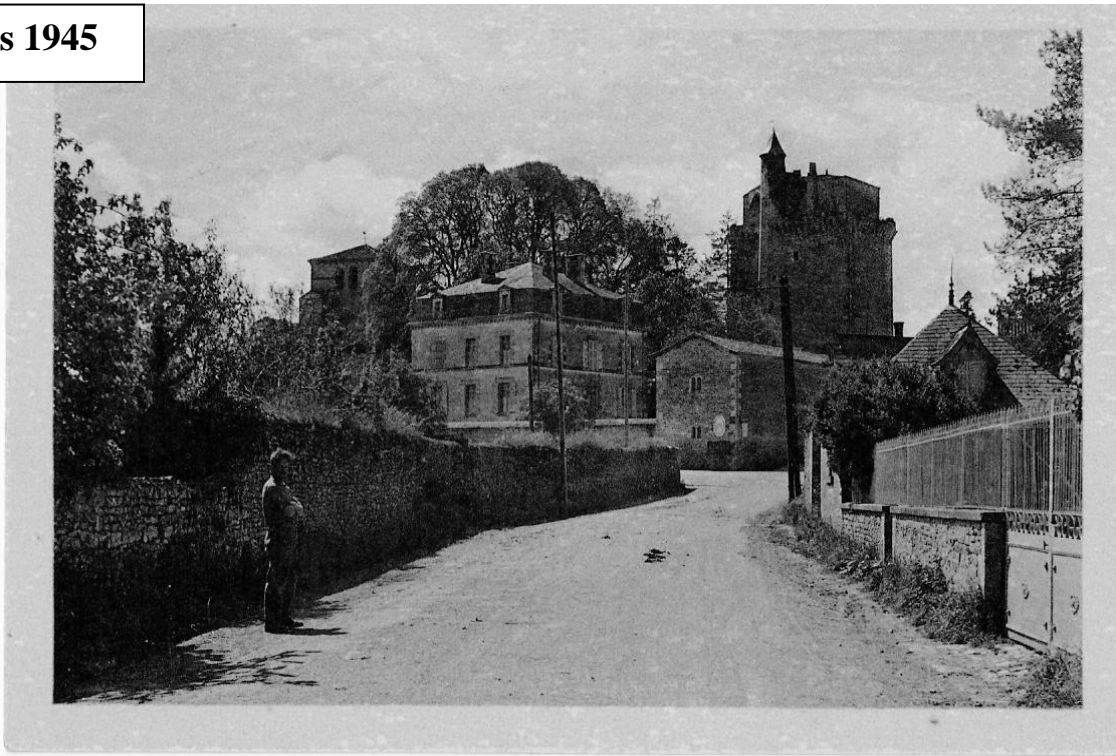


BAZOGES-en-PAREDS (Vendée)-Le Donjon à l'entrée du Bourg-L.V.Phot. Maurice Chrétien 18, rue de la Préfecture Angers.

Au premier plan, une 402 Peugeot (automobile diffusée entre 1935 et 1941). Le texte au dos de la carte est daté de 1940. Les sapins entre la cure et la route sont toujours là. Un nouveau poteau électrique a fait son apparition à gauche. Une voiture à cheval qui descend du bourg rappelle la coexistence dans ces années-là de l'automobile et de la traction animale.



4 : vers 1945



2. BA

vers 1945. Cliché sans doute plus tardif que le précédent car les sapins de la cure ont été coupés. Il n'y a toujours ni goudron, trottoirs et caniveaux.

5 : vers 1960



*BAZOGES-en-PAREDS (Vendée) L'entrée du Bourg.*

*Véritable Photo au Bromure- BROMOCOLOR Signée Lionel M. CHRETIEN & FILS 15, rue Boisnet-Angers*

Cette carte postale en couleurs doit dater du début des années 1960 et de nombreux changements sont visibles : goudron de la rue, assainissement (caniveaux) et trottoirs, poteaux électriques en ciment, transformateur électrique... La vigne demeure au-delà du mur, côté gauche. La place n'est pas aménagée et la salle des fêtes n'est pas construite. Les ormes pluricentennaires cachent en partie le clocher de l'église.

À l'issue de notre petit voyage à travers la photographie bazogéaise, il faut remercier Michel Châtaigner, de Malvoisine, le fils du tisserand photographe, de nous avoir tracé le chemin de ce passionnant voyage. Merci Michel, pour les moments retrouvés, le plaisir de discuter du Bazoges d'autrefois et du passé. La mémoire est vivante ! Merci à Jeannette Calandreau et à Geneviève Van Berleere pour leur contribution précieuse. Merci à Auguste Chevallereau pour son aimable autorisation.

A.Rouhaud, décembre 2008, relu en juillet 2021.